

LETTRE PASTORALE INTER-CONGREGATIONNELLE

Religieux camilliens - Filles de Saint Camille -

Ministres des Infirmes de Saint Camille

Année Sainte de la Miséricorde – 2016

ETRE CAMILLIEN

Camille, Enrico, Maria Domenica, Luigi, Giuseppina, Nicola,
Germana, Ettore, Aristeo...

L'appel à être des témoins et des prophètes de la miséricorde de Dieu!

“Nous ne pouvons pas échapper aux paroles du Seigneur et c’est sur elles que nous serons jugés : aurons-nous donné à manger à qui a faim et à boire à qui a soif ? Aurons-nous accueilli l’étranger et vêtu celui qui était nu ? Aurons-nous pris le temps de demeurer auprès de celui qui est malade et prisonnier ? (cf. Mt 25, 31-45). De même, il nous sera demandé si nous avons aidé à sortir du doute qui engendre la peur, et bien souvent la solitude; si nous avons été capable de vaincre l’ignorance dans laquelle vivent des millions de personnes, surtout des enfants privés de l’aide nécessaire pour être libérés de la pauvreté, si nous nous sommes faits proches de celui qui est seul et affligé; si nous avons pardonné à celui qui nous offense, si nous avons rejeté toute forme de rancœur et de haine qui porte à la violence, si nous avons été patients à l’image de Dieu qui est si patient envers nous; si enfin, nous avons confié au Seigneur, dans la prière nos frères et sœurs. C’est dans chacun de ces « plus petits » que le Christ est présent. Sa chair devient de nouveau visible en tant que corps torturé, blessé, flagellé, affamé, égaré... pour être reconnu par nous, touché et assisté avec soin. N’oublions pas les paroles de Saint Jean de la Croix : « Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l’amour ». Ne pas oublier les paroles de saint Jean de la Croix, «le soir de la vie, nous serons jugés sur l’amour”.

(François, *Misericordiae Vultus*, Bulle d’indiction du Jubilé Extraordinaire de la Miséricorde, 15)

« Considérons enfin les Saints, ceux qui ont exercé de manière exemplaire la charité. (...) Dans le «face à face» avec le Dieu qui est Amour, le moine perçoit l'exigence impérieuse de transformer en service du prochain, en plus du service de Dieu, toute sa vie. On peut expliquer ainsi les grandes structures d'accueil, d'assistance et de soins nées à côté des monastères. Cela explique aussi les initiatives de promotion humaine et de formation chrétienne considérables, destinées avant tout aux plus pauvres, tout d'abord pris en charge par les Ordres monastiques et mendiants, puis par les différents Instituts religieux masculins et féminins, tout au long de l'histoire de l'Église. Des figures de saints comme François d'Assise, Ignace de Loyola, Jean de Dieu, Camille de Lellis, Vincent de Paul, Louise de Marillac, Joseph B. Cottolengo, Jean Bosco, Louis Orione, Teresa de Calcutta – pour ne prendre que quelques noms –, demeurent des modèles insignes de charité sociale pour tous les hommes de bonne volonté. Les saints sont les vrais porteurs de lumière dans l'histoire, parce qu'ils sont des hommes et des femmes de foi, d'espérance et d'amour. »

(Benoît XVI, *Deus Caritas est. Lettre encyclique sur l'amour chrétien*, 40)

« L'assistance portée aux nécessités et aux douleurs physiques et spirituelles des malades se veut être le prolongement de l'inépuisable miséricorde et patience et bonté du Seigneur Jésus qui se pencha sur toutes les misères de l'humanité blessée par le péché, et grâce à des soins des corps endoloris donna paix et salut aux âmes. Votre présence dans les hôpitaux, dans maisons de soins, au chevet des pauvres et des nécessiteux soit donc le rayonnement constant de la charité du Christ, l'apologétique vécue de la délicatesse, du désintéret, de l'héroïsme, et si nécessaire, de qui a fait de l'exemple du Seigneur Jésus l'unique raison de toute sa vie, la mesure d'une nécessité sans mesure, le ressort secret d'un élan destiné à se rompre seulement avec la mort ».

(PAUL VI, *Aux Camilliens*, vol. III, Tip. Pol. Vat., 1965, pp. 289-290)

La miséricorde de Dieu n'est pas un idéal désincarné de la réalité, relégué dans le monde des pratiques pieuses et des dévotions du cœur, mais une expérience concrète qui touche l'histoire et les blessures de chaque être humain.

En témoignent les événements existentiels et les parcours spirituels des saints et des bienheureux qui sont des témoins privilégiés du fait que l'amour et le pardon de Dieu n'ont pas de limites. Parmi ces témoins, certains d'une manière plus spécifique, ont fait de la

miséricorde « la mission de leur vie » ; d'autres sont devenus apôtres de la miséricorde et du pardon en se penchant sur les blessures les plus profondes de l'humanité.

C'est pour cette raison que nous avons choisi de réfléchir sur l'expérience de la miséricorde-compassion, en cette année jubilaire de la miséricorde en partant de la précieuse mémoire « camillienne » qui nous est commune : le charisme de miséricorde envers les souffrants que nous a donné saint Camille de Lellis, lu et reflété dans les paroles, dans les choix, les décisions, dans l'univers spirituel intime de "nos" saints, bienheureux et serviteurs de Dieu.

Appelons-les « prophètes » de la miséricorde. Des hommes et des femmes de Dieu qui, avec leurs intuitions, leur vie, leurs mots, ont annoncé cette étreinte de la miséricorde du Père que le Christ narre dans la parabole du « fils prodigue », et qui se transfigure ensuite dans le soin, le dévouement compatissant du « bon Samaritain ».

Leurs noms sont inscrits dans le grand livre de l'histoire de nos instituts religieux d'inspiration camillienne et entrent bien dans le chapitre consacré à ceux qui peuvent être considérés comme les « bienheureux » du pardon, de la caresse divine, de l'accueil absolu, de l'amour gratuit, du don de son propre cœur à ceux qui sont pauvres, malades et dans le besoin.

Saint Camille de Lellis

« Toutes ses contemplations, ses extases, ses raptus et ses visions, consistaient à rester presque des nuits entières à fixer quelque corps mort ou mourant ou autre pauvre malade détruit. Et dans ces corps si exténués et émaciés il voyait l'extrême misère de la vie humaine... Et dans des spectacles similaires d'horreur, il a appris à vivre pour mourir, et ceux-là furent toujours ses livres et son école où il apprit à mépriser le monde, et aimer son prochain » (SANZIO CICATELLI, Vie du P. Camille de Lellis – Vms - 251).

Bienheureuse Giuseppina Vannini

« Les idées internes qui nous perturbent ne sont jamais produites par un bon esprit, et donc elles ne viennent pas de Dieu. Ce manque total de confiance en Dieu avec la crainte de ne pas se sauver est une chose diabolique. C'est beaucoup mieux d'abonder dans la confiance filiale en Dieu que de douter d'une si grande bonté et miséricorde. Bien entendu, le démon aurait plaisir à vous voir commettre cette grosse erreur de laisser votre place pour chercher une plus grande tranquillité et perfection » (MV 53 lettre à Sr Gerarda Legrand).

Le Bienheureux Henri Rebuschini

« L'assistance portée aux nécessités et aux douleurs physiques et spirituelles des malades se veut être le prolongement de **l'inépuisable miséricorde, patience et bonté du Seigneur Jésus**, qui se pencha sur toutes les misères de l'humanité blessée par le péché, et qui grâce aux soins des corps endoloris donna paix et salut aux âmes. Votre présence dans les hôpitaux, dans les maisons de santé, au chevet des pauvres et des nécessiteux soit donc le rayonnement constant de la charité du Christ, l'apologétique vécu de la délicatesse, du désintéret, de l'héroïsme. Ce style christique semble être le compendium de l'objet et de l'apostolat du Serviteur de Dieu Henri Rebuschini, qui a fidèlement suivi l'exemple et la doctrine du Christ et consacra sa vie au service des malades et des pécheurs, auxquels il a, avec humilité et charité, largement distribué les dons de la Rédemption, en leur offrant de **faire l'expérience de la miséricorde de Dieu** et de la douceur de l'évangile dont nous avons tous besoin » (Cf. Décret super Virtutibus).

La Bienheureuse Maria Domenica Brun Barbantini

« La toute puissance de Dieu! Que de délices, quelle magnificence se présente à nos yeux qui veulent apprécier la bonté d'un Dieu Créateur envers nous viles créatures! Mais moi, créature tres vile, comment lui ai payé en retour? Comment ai-je aimé mon Créateur, mon Rédempteur, mon généreux Bienfaiteur? Mes péchés le prouvent suffisamment. Mon ingratitude me servira toujours à m'humilier, à **demander miséricorde et pardon**, pas à m'effrayer, **ni jamais à me méfier de la miséricorde divine**. Courage donc, je le dis aussi à toi ma chère fille..., Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et vive » (des Écrits spirituels, n.80).

Le Bienheureux Luigi Tezza

« La seule chose que vous devez pratiquer c'est le pouvoir de la douce fermeté, sans faiblesse, et la **miséricorde** qui pardonne toujours, en suivant l'exemple de Jésus. Écoutez la personne qui vous parle, en entrant dans ses pensées, dans ses combats, ses souffrances, dans ses douleurs. Transférez-vous en elle. Soyez ferme, réaliste, juste et bonne; parlez peu de vous-même. **Si vous avez des malades soignez-les et faites-les guérir avec la tendresse d'une mère** » (des Écrits, année 1892).

Le Serviteur de Dieu Nicola D'Onofrio

« Saint Paul a la conscience d'être l'apôtre des Gentils mais seulement par la miséricorde infinie de Dieu qui l'a converti du péché. **Nous sommes un monument vivant de la miséricorde de Dieu.** Jésus a dit à sainte Catherine de Sienne, "Tu es celle qui n'est pas, je suis Celui qui est". C'est là le principal motif pour nous humilier devant le Très-Haut. C'est quelque chose d'élémentaire, et portant presque personne ne le fait! ... Si nous connaissons la route qui nous mène à la sainteté, au travail, nous ne savons pas jusqu'à quand nous seront en vie. Quand une personne est humble on le remarque immédiatement tout comme quand on est orgueilleux. De la personne humble rayonne un charme irrésistible devant lequel même le pécheur se prosterne. Pour l'atteindre, il y a beaucoup de moyens pour nous aider. **La véritable humilité consiste à reconnaître son propre néant et à l'aimer, en n'espérant que dans la miséricorde infinie de Dieu, autrement l'humilité seule serait désespoir.** Nous avons toujours devant nous l'humble figure de Jésus » (Réflexions en marge des Exercices Spirituels, année 1960).

La Servante de Dieu Germana Sommaruga

« L'action de Sommaruga s'est développée en œuvres de miséricorde au vaste souffle spirituel et social, des œuvres qui ont également inauguré de nouvelles formes de présence des femmes dans l'Eglise et dans la communauté civile.

Après Jésus-Christ et son Evangile, le principal inspirateur de Germana fut saint Camille de Lellis, lumineux exemple à qui colle parfaitement l'appellation « géant de la charité », **capable de montrer par la parole et par les actes, les aspects fondamentaux de la miséricorde de Dieu** et de promouvoir une réforme du monde de la santé et des soins aux malades qui attend toujours d'être pleinement mise en œuvre.

De St Camille Germana apprit l'extraordinaire leçon de la miséricorde et de la compassion qui découlent de la parabole évangélique du Bon Samaritain : elle apprit ainsi, à rester proches des malades et fit de sorte que d'autres femmes et d'autres hommes, avec elle, furent attirés par l'amour reçu et donné dans les moments de douleur. En outre, elle s'engagea pour que le style camillien d'approche de la souffrance ne se limite pas à soulager les besoins physiques, mais que l'on prenne aussi soin de l'âme humaine, souvent plus malade et blessée que le corps » (d'après le témoignage du Cardinal Dionigi Tettamanzi - archevêque de Milan).

Le Serviteur de Dieu Ettore Boschini

« Dans le ciel de sa vie dans l'Esprit, brillaient trois lumières particulières: **le Christ de la Miséricorde**, la Vierge Immaculée et Saint Camille. La particulière dévotion du frère Ettore pour le Christ miséricordieux promue par St. Faustine et authentifiée par des interventions précises de Jean-Paul II, aide à comprendre plus précisément un aspect de sa spiritualité. Dans ses initiatives de charité, il misait non seulement pour sauvegarder la dignité des personnes, mais aussi pour promouvoir leur salut, en faisant appel à la miséricorde divine. La philanthropie devenait ainsi charité non seulement parce que motivée surnaturellement, mais aussi parce qu'elle s'orientait vers la totalité de la personne.

Dans son amour pour le Christ miséricordieux, il y avait aussi la dimension réparatrice perceptible dans la plupart des âmes mystiques, si profondément unie au Seigneur au point de ressentir d'une manière intense le souci de réparer les offenses infligées à l'objet de leur amour » (d'après témoignage de P. Angelo Brusco).

La Servante de Dieu Aristeia Ceccarelli

« L'expérience humaine doit être accueillie, lue et comprise seulement dans la perspective de la foi : l'homme qui n'a pas la foi connaît seulement dans les limites, par contre l'homme qui a la foi voit plus loin. Seulement dans une perspective de foi, dans une adhésion convaincue au Christ crucifié que se comprennent la douleur et la vie. Qu'y a-t-il de plus grand qu'un Dieu ? Plus viles qu'une mangeoire? L'amour illuminé de Dieu pour nous créatures misérables et méprisables. L'humilité d'un Dieu! ... Qu'est-ce que nos pauvres âmes ne devront pas éprouver? L'amour des larmes! Combien je désire souffrir, tant par la grâce de Dieu et seulement par son unique et pur amour. Dieu et Dieu seul et avec Lui, nous allons aimer sans mesure notre prochain. Un Oui incessant, Dieu nous donnera la force, la capacité, les moyens. **Il faut être amoureux, il faut avoir fait l'expérience de l'amour du Crucifié, de sa miséricorde infinie pour comprendre notre vocation à la compassion et à la sainteté** » (des Écrits et Mémoires).

«Nous avons cru à l'amour de Dieu: c'est ainsi que le chrétien peut exprimer le choix fondamental de sa vie. À l'origine du fait d'être chrétien, il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive. (...) Comme Dieu nous a aimés le premier (cf. 1

Jn 4, 10), l'amour n'est plus seulement un commandement, mais il est la réponse au don de l'amour par lequel Dieu vient à notre rencontre.» (Benoît XVI, Deus Caritas est, Lettre Encyclique sur l'amour chrétien, 1).

Le bon Samaritain, c'est toute personne qui s'arrête auprès de la souffrance (...) qui « s'émeut » du malheur de son prochain (...) qui témoigne de compassion pour un être souffrant (...) capable du don de soi. (Jean Paul II, Salvifici Doloris. Lettre apostolique sur le sens chrétien de la souffrance humaine, 28).

Penser à la vie de Saint Camille c'est entrevoir dans sa biographie un *cocktail* de circonstances biographiques et des aspects de tempérament qui ont marqué d'autres passionnés pour l'humain parce que fascinés par Dieu et «transpercés» par sa miséricorde. Sa jeunesse insouciant et étrange ne renvoie-t-elle pas à François d'Assise ? Et sa passion pour le jeu de hasard ne rappelle-t-elle pas celle tout aussi impérieuse de Blaise Pascal? Son origine militaire comme soldat de fortune n'est-elle pas celle d'Ignace de Loyola ? La clarté du seul but poursuivi avec la détermination inébranlable de la vie (les malades) n'avoisine-t-elle pas celle également monothématique de Don Bosco pour les jeunes? Son essoufflement compatissant pour les souffrants les plus abandonnés n'est-il pas le même qui a guidé Vincent de Paul, ou plus récemment Joseph Cottolengo ou Teresa de Calcutta?

Tous les « modèles notables de *charité sociale* pour tous les hommes de bonne volonté » (*Deus caritas est*, 42), mais parce que, ce sont eux avant tout qui ont été fascinés et bénéficiaires de ce «*Deus impassibilis, sed non incompassibilis*, Dieu de la *con-solation*» (*Spe salvi*, 39), qui révèle combien la capacité de souffrir miséricorde = miseri-cordis) pour la vérité de l'homme est la mesure incontestable de l'humanité même (compassion = cum-patere), devenant ainsi **ministres** (serviteurs, intendants,...) de **charité**, parce que les premiers ils ont été **objets de miséricorde** (expérimentée d'abord soi-même et ensuite déversée avec grande force, avec compassion, comme un baume adoucissant sur les blessures et les besoins des autres).

On avait annoncé à Camille qu'un illustre prélat l'attendait avec impatience. En ce moment il était en train de donner à manger à un malade. Il répondit, sans même se retourner: « *Dites à Son Excellence que je suis présentement occupé avec Jésus-Christ. Dès que je termine, je me présente* ».

Et alors que le pape Clément VIII, au début de son pontificat, était en visite à l'hôpital du Saint-Esprit, Camille se mit à genoux pour lui embrasser les pieds avec son corps de géant dans ses habits habituels de travail qu'ornaient à la ceinture deux petits urinoirs.

Les fêtes de la charité, "Arrêtez-vous ! Où allez-vous?! Il y a la peste à Milan !" C'est en ces termes que des paysans de la campagne de Pavie, pendant l'hiver 1594, tentèrent d'arrêter un groupe d'hommes qui chevauchaient vers le duché de Milan. Ayant été informé de l'épidémie, Camille avait rassemblé une demi-douzaine de ses camarades, à Gênes, et avait chevauché rapidement pour aller porter secours. « C'est justement pour cela que nous nous y allons » répondit-il donc sans ralentir la course. Ce sont là des faits réels avec un lieu et une date. Mais aussi des épisodes emblématiques: il s'agit de l'histoire d'un homme qui a attiré par son exemple d'autres hommes, un saint homme qui a lancé dans le monde et dans le temps sa Compagnie afin de soulager la souffrance, soigner les maladies, atteindre les périphéries de la « marginalisation ».

La réponse que Camille donna au défi anthropologique qui lui a été providentiellement lancé par la contingence historique se résume en trois pratiques: les **mains** (*service complet des malades*); les **pieds** (*des voyages aventureux tout le long de la péninsule italienne*); les **genoux** (*prière assidue et vie spirituelle solide*). Au centre, la figure du malade dans sa totalité (corps et âme, les maladies physiques à guérir et les misères à accompagner, à intégrer, à pardonner).

Dans la pédagogie de Camille de Lellis, le soin des malades se développe aussi bien sur le profil **supernaturel** - voir le Christ souffrant dans la personne malade (Mt 25) - que sur celui très **humain**, assumer les attitudes d'une mère très tendre envers son enfant malade (le Samaritain en Luc 10,29ss). Les deux dimensions ne peuvent pas être séparées et partent d'un seul point de vue : la foi. En effet parce que dans le pauvre malade il voit le Christ lui-même, Camille l'entoure de tendresse maternelle. Son défi est un défi fou, presque utopique, un amour impossible. Son pari est le pari du cœur. On peut dire que la grande obstination de Camille a été de « mettre le cœur dans un état de grâce ».

A ses fils, il recommandait : « *plus de cœur dans les mains, je veux voir plus de cœur...* ». En le regardant dans une salle d'hôpital (au Saint-Esprit de Rome ou à l'hôpital Cà Granda à Milan), de préférence à genou devant ses « *seigneurs et maîtres* », on avait l'impression d'assister à une incroyable liturgie de miséricorde.

Les idées des saints ont jamais été des idées abstraites, mais des idées-forces, des points de motivation, avec un effet catalyseur pour l'amélioration de la société de leur temps et de l'humanité : des idées toujours valables parce qu'ils résultent de la nouveauté pérenne de

l'Evangile. Saint Camille passa sans hésitation de l'intuition à l'actuation : « Que chacun fasse attention à ne pas faire le réformateur, ou le syndiqué, ou le correcteur des hôpitaux, mais vite que l'on s'efforce d'enseigner davantage par les **œuvres** que par les **mots**. » Chez Camille, la **vérité** (idéale) devient **praxis** (œuvre) dans cette ligne très cohérente !

Les malades attendent, avant tout, de lire la nouveauté de la médecine et des soins, dans le visage, dans les attitudes, dans les gestes professionnels des agents de santé qui à tous les niveaux travaillent dans les structures. Camille pourrait dire encore aujourd'hui que « de nouvelles méthodes devront être entreprises », parmi lesquelles il y a, même dans la faiblesse humaine, le reflet de la manière dont Jésus le médecin des corps et des âmes, guérissait les malades qui se pressaient autour de lui. Ou au moins le regard et la tendresse d'une mère.

Face à un tel programme exemplaire, paramétré aux situations difficiles rencontrées, au risque de découragement, à la tentation du désengagement, le **courage d'oser** est plus que jamais nécessaire afin de réactiver l'énergie non seulement pour une action individuelle plus incisive, mais un exercice commun, intelligent, planifié, constant et généreux de la miséricorde!

IDENTITÉ - CHARISME - SPIRITUALITE CAMILLIENNE ENTRE PASSÉ, PRÉSENT ET FUTUR !

Il est possible de réinterpréter dans un sens personnel et original ce qu'a vécu Camille, seulement en décentrant l'attention de soi-même : il est le saut qualitatif que Jésus demande au docteur de la loi (Lc 10,29ss.), en renversant complètement la perspective. Le docteur de la loi avait posé sa question avec une certaine arrogance: «*Qui est mon prochain?* » Jésus à la fin lui demande: «*Qui de ces trois a été le prochain de l'infortuné ?*», Comme pour dire que ce ne sont pas les autres qui doivent être prochains pour moi, mais **je** dois prendre l'initiative de m'approcher des d'autres; Il s'agit de comprendre que ce n'est pas l'univers qui tourne autour de moi comme si tout était à mon service, mais **je** dois faire le tour des autres, en m'arrêtant s'il le faut, pour me laisser provoquer et mûrir par leurs besoins !

Maintenant, le commandement de l'amour de Dieu et du prochain n'est plus une loi impossible, mais une bonne nouvelle, un don pour tous: ceux que le Samaritain a soigné sont maintenant autorisés à le suivre sur le même chemin. L'évangéliste Luc ne dit pas que les deux commandements sont similaires ou qu'ils peuvent se fusionner en un seul. Au contraire il effectue un renversement : il nous porte à voir et à accueillir l'amour de Dieu qui nous

permettra d'aimer les autres. Dans le récit il y a dissolution d'un caractère dans l'autre, presque une surimpression progressive : le docteur de la loi (de même que le prêtre et le lévite) est appelé à s'identifier avec l'homme à moitié mort dont s'est occupé le Samaritain qui disparaît ensuite à l'horizon vers Jérusalem, où il portera sur soi son mal. Pendant ce temps, cet homme retrouve la santé grâce à l'hospitalité et à la *compassion* du Samaritain et le nouveau guéri, à son tour, pourra également accueillir et prendre soin de tous les demi-morts qu'il rencontrera : il deviendra lui aussi un bon Samaritain: cela est notre vocation spécifique.

Cette unification de tous dans une seule personne est le prodige de l'amour : amant et aimé - *le sujet et l'objet de la compassion* - forment une seule chair. Dieu s'est fait proche de toi et est devenu la personne rouée de coups et blessée que tu étais, de sorte que toi, guéri, tu deviendras le Samaritain à son égard, lui qui, entre temps, est devenu celui qui a besoin de toi. À ce stade, lui est toi et toi tu es lui. Et toi, en aimant le dernier, tu l'aimes directement, le premier qui s'est fait le dernier de tous pour servir tous et ainsi tous ont besoin de chacun. C'est cela le messianisme apporté par Jésus : pas le rêve d'un succès socio-politique et religieux de toute forme; mais il s'agit plutôt du chemin de qui soigne le mal et la fragilité du monde qui restera certainement jusqu'à la fin. C'est cela la maison fragile de Dieu et de l'homme, toute personne qui naît est disposée à accepter les autres – même s'ils sont différents d'elle – avec des gestes qui ont la force déconcertante et le désarmante du quotidien : *il vint près de lui, il vit, fut pris de compassion, s'approcha, pansa ses plaies, le prit sur ses épaules, remit de l'argent au gérant en l'invitant à se joindre à ses œuvres d'assistance, à son retour il lui remboursa les dépenses supplémentaires* (ministère de la présence dans l'absence).

C'est là le vocabulaire de la miséricorde, le lexique de l'amour, le glossaire de la paix, le code du croyant, c'est le manuel d'instruction pour vivre avec dignité, c'est même le passeport non seulement pour le ciel, mais pour notre être homme, pour notre voyage vers nous-mêmes, pour notre pèlerinage à la découverte de ce qui compte dans la vie.

Camille a pu vivre la grande dynamique de la *compassion samaritaine* parce qu'auparavant il a accepté la purification et l'expérience exaltante de la *miséricorde divine*, tout à fait conscient de son identité de « fils prodigue » accueilli par Dieu et réconcilié avec lui-même.

Le pardon, comme celui donné par le Père aux deux fils, a eu chez Camille un effet de guérison et de liberté : tout pardon, comme tout amour (dont le pardon est une forme particulière), vient de Dieu qui nous a aimés et qui nous a pardonné le premier.

Dès lors, chaque geste de compassion envers les malades n'est pas une requête à honorer par obligation, mais une réponse au pardon reçu de Dieu et expérimenté en premier par Camille. Camille a appris à voir en Jésus le visage miséricordieux du Père, justement en regardant Jésus crucifié qui demande pardon : il a appris, comme fils réconcilié, à découvrir une broderie d'amour pour lui-même et pour les autres pécheurs, en cherchant à devenir comme le Père.

Pour devenir comme le Père selon le charisme de l'Amour Miséricordieux, Camille a affiné la triple capacité de la com-préhension (capacité d'élargir l'esprit afin de ne pas juger l'histoire de personne); de com-passion (la capacité d'élargir le cœur); com-motion (capacité de se mouvoir vers le frère dans le besoin).

Quelle tendresse ! Le Père a interrompu son fils cadet quand il confessait sa culpabilité: « Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils.... » Une expression, insupportable pour le cœur du père qui, plutôt s'empresse de restituer à son fils les signes de sa dignité : un beau vêtement, l'anneau, les sandales. L'accueil du fils de retour est décrit de façon émouvante: « Quand il était encore loin, son père le vit et fut pris de compassion, il courut se jeter à son cou et l'embrassa. » La miséricorde du père est débordant, inconditionnel, et se manifeste avant même que le fils ne parle. Cette expérience, Camille l'a faite lui-même et depuis ce temps il a appris à faire la même chose : anticiper les besoins de l'autre, ne pas juger, redonner la dignité, améliorer la qualité de la vie des pauvres sans aucune prétention de recevoir quelque chose en retour ...

1. IDENTITÉ

1.1. Le charisme de Camille et des Camilliens

Le charisme est initialement donnée par Dieu à un fondateur, mais ensuite, il s'approfondit, se développe et se renouvelle au fil du temps dans la vie de l'institut qu'il a fondé. La formulation qui lui a été donnée au cours de plus de quatre siècles d'histoire de notre Ordre est restée presque identique: c'est **le charisme de miséricorde envers les malades** (Formule de vie de 1599). Le modèle exemplaire inégalé c'est le Christ lui-même, qui a consacré une grande partie de son activité publique à accueillir les malades et à guérir (dans le double sens de **guérir** et de **sauver**) leurs infirmités - comme preuve évidente de la présence du Royaume de Dieu dans l'histoire - et qui a commandé à ses disciples de faire de même : en se joignant à la mission d'annoncer l'Évangile, à la tâche de guérir les malades, en retenant que ce que l'on fait aux pauvres et aux souffrants on le fait à soi (Mt 25).

Les témoignages recueillis dans *Positio super virtutum* du procès de canonisation de Camille sont multiples et concordent à montrer avec force détails, comme dans une immense mosaïque, ce qu'on pourrait appeler une **spiritualité en acte**. Devant les yeux du lecteur défilent les diapositives les plus belles de la charité concrète, diligente, inventive, surprenante, infatigable, attrayante, héroïque.

La contemplation de Camille, infirmier et prêtre, fondateur et leader d'une véritable *task force* pour les urgences, mystique et organisateur des secours..., renvoie nécessairement à une spiritualité vécue et aux racines bien profondes. Il est actif et contemplatif, il voit le Christ dans les malades et lui aussi comme le Christ, cherche le bien intégral des pauvres et des malades, et pour cela, il vit pleinement la valeur du « sacrement » *du verre d'eau* (Mt 10,42), sa contemplation devient action, et sa charité est nourrie par la contemplation.

Le tribunal ecclésiastique qui s'est occupé de la cause de canonisation de Camille n'a pas ignoré l'esprit de l'anecdote illustrant la tension caritative qui animait notre saint. Un jour à la *Porta del Popolo*, il trouva huit sans-abris, à demi mort de faim et de froid. Il les persuada d'aller avec lui à l'hôpital. L'un d'eux s'effondra d'épuisement en route. Passait là une berline de luxe, avec des gentilshommes à bord. Camille l'arrêta, et pria aux gentilshommes de faire place au malheureux. Ces messieurs descendirent du carrosse et le cédèrent à Camille, qui y fit monter tout le groupe.

Il savait bien devenir agressif envers qui détenait les cordons de la bourse et ne lui donnait pas la farine pour le pain, ou même la paye. Un jour que le chargé des provisions lui disait que le grain du magasin a été mesuré et qu'il ne pouvait pas le satisfaire, Camille éleva la voix: «...*Si à cause de ce manque mes pauvres vont souffrir ou mourir de faim, je proteste d'avance devant Dieu, et je vous cite devant son merveilleux tribunal, devant lequel vous aurez à rendre des comptes tres stricts* ». Monseigneur, effrayé, ordonna qu'il lui soit donné autant qu'il en demandait.

Le charisme de miséricorde envers les malades se spécifie, dans la compréhension que Camille avait de ces derniers et dans notre compréhension actuelle (toutes deux ratifiées par l'Eglise) selon deux lignes directrices : comme un *service intégral de la personne malade* et comme une «*école de charité* » pour ceux qui partagent la tâche de l'assistance aux malades.

1.2. Le service complet de la personne malade

Les malades qui s'adressaient à Jésus ou qui lui étaient présentés, s'attendaient à la guérison physique. Mais c'était davantage qu'il recevaient (santé et salut) : en plus d'être soignés dans leurs corps, ils se sentaient bien accueillis et compris (l'hémorroïsse, les

lépreux, l'aveugle Bartimée), et guéris même des blessures intérieures du péché (l'hydropique), éclairés par la foi, réinsérés dans la communauté qui les avait marginalisés, désireux de témoigner aux autres leur rencontre avec le Christ.

Camille, en rénovant la praxis pastorale de son temps, réalise un service complet de la personne malade, avec une attention à la fois aux besoins matériels et spirituels: « *Si quelqu'un inspiré par le Seigneur Dieu, veut exercer les œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles selon notre Institut ... qu'il sache qu'il doit vivre ... dans le service des pauvres malades, même s'ils sont atteints de peste, dans leurs besoins corporels et spirituels* » (Formule de vie). Pour réaliser cette approche globale de la personne du souffrant, il enrôla dans la Compagnie des laïcs et des prêtres, des infirmiers, des théologiens et des musiciens, de nobles dames napolitaines et des prélats romains, des érudits et des illettrés : chacun offre sa contribution spécifique au bien des malades.

Toujours dans le sens de la volonté de donner plénitude à l'exercice de la miséricorde envers les malades, Camille précisa que le charisme de l'Institut ne se limite pas aux soins des malades des hôpitaux (ce qu'il a appelé la « Mer Méditerranée »), mais consiste aussi dans l'accompagnement et l'assistance des mourants, en particulier dans les maisons privées (« l'océan » pratiquement sans limites). Il donnait tellement de l'importance à cet aspect de la « *Recommandation des mourants* », qui dans certains textes importants qui définissent le charisme, précise nettement que le but de l'Institut consiste à « *servir les pauvres malades dans les hôpitaux, dans les choses spirituelles et corporelles et aussi recommander les âmes des mourants de la ville* » (lettre au Chapitre de l'hôpital Maggiore de Milan, 1594). La même précision est faite par trois fois dans le Testament de Camille : « *De plus je désire que l'on ne prenne jamais seulement soin de l'assistance spirituelle sans l'assistance corporelle* ». Encore vivant, Camille donnait le témoignage sur le fait que, dans de nombreuses villes italiennes les Camilliens étaient connus comme les « *Pères de la bonne mort* ».

1.3. Ecole de charité

Le don reçu par Camille et transmis à ses enfants ne s'arrête pas avec le témoignage de la miséricorde du Christ envers les malades et les mourants. Le fondateur a toujours pris soin d'enseigner aux autres (aux infirmiers de l'hôpital, à ses premiers compagnons, aux novices qui l'ont rejoint progressivement) comment améliorer leur présence aux côtés de ceux qui souffrent. Avec surtout le témoignage de son propre exemple, mais aussi avec des mots qui parfois en arrivaient aux reproches ; il ne cessait d'enseigner et d'exhorter tous aux services d'assistance « avec toute la perfection ».

Camille lui-même formé par l'expérience personnelle de la maladie, par la voix intérieure de l'Esprit qui le guidait et par l'écoute des besoins des malades, a été l'initiateur d'une véritable école d'infirmier, avec des règles d'assistance bien précises et une description détaillée de l'emploi (cf. par exemple *Ordini et modi che si hanno da tenere negli hospitali in servire li poveri infermi*, 1584), en proposant une sorte d'enseignement que nous appelons maintenant intégral, qui contient le savoir et le savoir-faire (connaissances scientifiques et compétences techniques) puis le savoir être, *en unissant les mains qui soignent et le cœur qui aime*, la technique et l'amour, la compétence professionnelle et la vision de foi.

L'Eglise a reconnu comme partie du charisme Camillien cette exemplarité et l'expertise dans le service et l'enseignement de comment mieux servir les malades. Le pape Benoît XIV, en déclarant Camille saint en 1746, l'a décrit comme « *l'initiateur d'une nouvelle école de charité* » (cf. Bolla *Misericordiae studium*).

Avec cette précise et solennelle sollicitation magistérielle de l'Eglise, notre dynamique de vie consacrée camillienne est plus étroitement liée au contexte plus large de la tradition chrétienne qui a toujours reconnu dans l'exercice des œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles le profil évangélique pratique le plus qualifié pour l'identité, le développement et la maturité de chaque baptisé : « *l'Eglise ... en tout temps se présente au monde comme le signe de la charité... Ainsi s'explique le nombre et la variété des institutions se consacrant aux œuvres de miséricorde* » (Const. 7).

Camille, « bénéficiaire lui-aussi de miséricorde » (Const. 8), a été provoqué, soutenu et dirigé par des médiateurs précieux et providentiels de miséricorde (Antonio Nicastro, frère Angelo, ...) qui ont traversé sa vie jusqu'au fond avec des œuvres de miséricorde authentiques (don de nourriture, d'abris et de travail, de sages conseils en cas de doute, etc.), en prédisposant dans sa personne une *mémoire de miséricorde* qui allait plus tard être la source de compassion pour les autres, en particulier pour les malades et pour les nécessiteux et qui l'animerait en profondeur pour « enseigner aux autres la manière de les servir... » (Const. 8).

« *Ce charisme, donc, donné d'une manière toute particulière à notre Ordre et qui en constitue la nature et le tâche, s'exprime et se réalise dans les œuvres de miséricorde envers les malades* » (Const.10-42) et « *par le ministère de miséricorde envers malades, que nous professons par vœu...* » (Const. 12).

2. LA SPIRITUALITE QUI DECOULE DU CHARISME

Il est possible de parler de « spiritualité camillienne » parce que Camille le premier a vécu une expérience spirituelle très intense et ce faisant, il reste pour nous ce fondateur et modèle. La spécificité du charisme camillien c'est l'amour envers les malades vécu en communauté. De ce don dérive notre manière de vivre la spiritualité chrétienne.

Notre Constitution nous montre la source évangélique profonde de la spiritualité qui découle de notre charisme : *la présence du Christ en nous qui servons les malades et la présence du Christ dans les malades que nous servons.*

Ce sont les deux coordonnées de notre cheminement spirituel. On peut dire que toute la Constitution, que distille l'expérience du fondateur, est imprégné par une double conviction : d'une part, nous nous identifions au Christ miséricordieux et nous devenons les bons samaritains pour la personne humaine au moment où elle a le plus besoin d'aide ; d'autre part, nous reconnaissons le Christ crucifié dans la personne qui souffre. En d'autres termes, *nous voulons être Jésus pour les malades et servir Jésus dans le malade.*

2.1. La découverte de Dieu

Avant sa conversion (2 Février 1575) Camille n'était pas... camillien. Bien qu'ayant été baptisé et formé chrétiennement, en particulier par sa mère, il vivait comme si Dieu n'existait pas, occupé à d'autres pensées et affaires humaines. Il a eu à se souvenir de Dieu et à l'invoquer occasionnellement, spécialement dans les moments de grands dangers de sa vie aventureuse de militaire, mais rien de plus : Dieu était un souvenir d'enfance et du catéchisme appris par cœur. Par voie de conséquence, sa vie chrétienne était assez laissée à désirer. Les personnes qu'il rencontrait pouvaient être de temps en temps des compagnons d'armes, des ennemis à combattre et à tuer, des copains pour jouer aux cartes et aux dés, des amis avec lesquels profiter des courtes pauses entre une campagne militaire et l'autre, des voisins ennuyeux de lit à l'hôpital de Saint-Jacques, des frères avec lesquels mendier un emploi et un morceau de pain... tout sauf un « prochain à aimer ». Au cours des hospitalisations antérieures auxquelles l'avait contraint sa plaie au pied, il avait rencontré beaucoup de malades, mais comme le prêtre et le lévite de la parabole de Jésus, il était passé à côté sans les soigner, en les maltraitant quand il était forcé de les servir pour payer ses frais médicaux.

Mais un jour, à 25 ans et conscient de l'échec de sa vie, Camille découvre Dieu. Il le rencontra en réfléchissant sur la misère de sa condition, en se souvenant des exhortations spirituelles du père Angelo et guidé par une forte lumière intérieure, « pourquoi suis-je allé si

loin, si aveugle pour ne pas connaître et servir mon Seigneur ? ». Naquit alors une *relation personnelle* avec Dieu. Camille expérimenta la miséricorde de Dieu, lui demanda pardon et le remercia d'avoir attendu si longtemps. Il décida de lui consacrer le reste de sa vie parmi les Capucins. Plus tard, la volonté de Dieu le conduira une nouvelle fois à l'hôpital, mais cette fois-ci avec le cœur transformé et enflammé par l'amour de Dieu. Sa relation avec Dieu ayant changé, changea également sa relation avec l'homme : chaque malade est désormais un frère à aimer à cause de Dieu, un Christ souffrant et mourant à soigner et à consoler.

Après lui, quiconque « inspiré par le Seigneur Dieu », veut le suivre dans ce service complet des souffrants, devra le faire « *par amour véritable de Dieu* », pour « *plaire à la volonté de Dieu* », « *pour la gloire de Dieu* » (Formule de vie).

2.2. Jésus crucifié

Il ne peut y avoir une expérience authentique de Dieu qui ne soit pas née dans la solitude et qui ne grandit pas dans la difficulté de l'épreuve. Il est clair que nous Camilliens et, par conséquent, notre spiritualité, nous venons « du désert ». La maladie, la souffrance et les tribulations ont non seulement rendu de plus en plus vive en Camille sa dévotion proverbiale pour Crucifix, mais ont aussi donné une empreinte spirituelle à sa vie. L'expérience de la maladie et de la souffrance devinrent pour Camille le lieu théologique dans lequel résonne l'appel de Dieu à l'acte de foi, à se laisser conduire sur la voie du bonheur réservé à ceux qui croient sans avoir vu (Jn 20,29) et peut-être même sans comprendre. Il doit avoir été ainsi pour Camille, pendant ses débuts incertains et lourds, la grave tribulation de l'opposition de la part de Philippe Néri, son directeur spirituel, à son projet d'une fondation.

Le crucifix est un élément unificateur de la spiritualité camillienne. Il est à la fois le serviteur qui donne sa vie et celui qui est servi en ceux auxquels il s'est particulièrement identifié ; Il est le « lieu » où l'on apprend à mourir pour vivre, et à vivre pour mourir ; c'est le "signe" le plus excellent de l'acceptation de la miséricorde sans condition, par des hommes dans le besoin et qui, de cette manière, peuvent entrer dans la vérité d'eux-mêmes. La croix est le grand symbole de la miséricorde qui déborde de l'amour qui nous habite: Enfin, elle est la dernière "preuve" de l'amour miséricordieux: souffrir pour celui qu'on aime, au point de "sacrifier" sa vie dans le lent feu du service quotidien.

Le non bref contact que Camille a eu avec la vie et la spiritualité capucine avait laissé en lui une profonde dévotion pour le Crucifix d'ailleurs caractéristique de l'époque dans laquelle il a vécu. Une dévotion qui s'exprimait par exemple par la prière prolongée, parfois faite « les mains étendues surtout au pied du Très Saint Crucifix dont il était extrêmement

dévoit ». Toute sa vie intérieure en est imprégnée : « Dans ses prières il ne s'épanchait pas sur des points légers et spéculatifs, mais en entrant totalement dans le Très Saint Côté du Crucifié, il y demeurait, y demandait des grâces, y découvrait ses besoins et y faisait de divins colloques avec son Seigneur bien-aimé ».

Les larmes de Camille devant la croix nous portent à une donnée fondamentale de l'attitude du croyant devant le mystère de Dieu : seulement en « s'entretenant » devant l'amour crucifié, Camille peut « découvrir ses besoins ». Devant la croix Camille se découvre avant tout comme un homme *qui a besoin de miséricorde*. Non seulement de celle que Dieu peut lui réserver à cause de l'éloignement de sa vie passée, mais aussi (sinon principalement) de celle que Camille lui-même est appelé à avoir envers lui-même, dès lors qu'il se révèle pleinement aimé par la miséricorde divine. Seulement à partir de la gratuité absolue et incompréhensible de l'amour crucifié, il apprend à avoir miséricorde pour lui-même, à cause de ses limites, de cette humanité en attente d'être connue et respectée et qui est maintenant appelée à être transformée et transfigurée dans l'image du crucifix.

Du reste, il ne peut y avoir autre possibilité! Seulement « en restant et en se renfermant » dans la passion d'amour révélée dans le crucifix, il devient possible d'accueillir sereinement le côté moins aimable de soi-même et de le reconnaître, sans se sentir comme une offense à l'estime de soi. Seulement ainsi on est régénéré par l'expérience de la miséricorde et on devient miséricorde, en venant à bout de cette peur d'aimer de tout cœur, qui est typique à la pusillanimité. La liberté de faire un don total de soi commence à partir du moment où on se réapproprie soi-même ; Ici est révélé le chemin de la vocation à la sainteté qui passe par la vulnérabilité, la limite et la nécessité. Seulement alors, comme il en a été pour Camille, il devient possible et on désire découvrir « les besoins de Dieu », on sait les distinguer des nôtres, on apprend à y accueillir l'appel à la conversion et, à la limite, le progressif déploiement d'un charisme qui redéfinit radicalement l'existence.

A plusieurs reprises, Camille témoignera que la fondation de l'Institut n'était pas son œuvre « mais du Crucifix et de la plaie à son pied ». Camille confia au Crucifix ses doutes et ses difficultés quand il initiait le premier groupe de compagnons à l'hôpital Saint-Jacques et à chaque fois qu'il rencontra des obstacles et était tenté d'abandonner. Les récits des apparitions du Crucifix nous offrent des éléments importants pour identifier les conditions de la mise en route de l'expérience de Camille. En particulier, ce message - "*Qu'est-ce qui t'afflige, pusillanime? Poursuis l'entreprise car je t'aiderai, l'œuvre étant la mienne et non la tienne*" - met l'accent sur la pusillanimité, sur une foi encore vécue avec un cœur d'enfant, un esprit trop étroit, faible, vulnérable pour résister au choc de la puissance de l'Esprit et à l'épreuve exigeante de la gratuité du don. Les mots du Crucifié sont des paroles qui feront de

lui « *l'homme le plus heureux et consolé du monde* » ; et il est également nécessaire que, dès le début, il y eut l'expérience d'un grand amour, une miséricorde infinie qui purifie et recrée, afin que le cœur puisse recommencer à battre selon les battements de Dieu, et puisse continuer à le faire même lorsque Dieu semble s'être caché et avoir abandonné.

On voit apparaître le caractère provisoire de l'expérience de la croix chez Camille. Pour le saint, qui errait dans l'obscurité d'une volonté de Dieu encore obscure, la croix de Jésus était vécue en ce moment comme une consolation, la source de l'affect positif, plein de confiance et d'espérance ; une lueur de certitude dans l'incertitude du mystère de Dieu; le témoignage de la présence de Celui qui n'oublie pas l'homme... dans une situation qui exprimait plutôt l'éloignement, au moins le silence d'un ciel qui se taisait. Ici Camille est en face, si nous voulons, du message fondamental de la croix, devant le geste de Dieu qui vient vers l'homme et qui le recrée. Bien qu'il se communique à un « cœur encore trop petit » (pusillanime), Dieu se décide pour Camille, s'approche de lui de la seule manière qu'il connaît : comme miséricorde.

Par deux fois le Crucifix, en lui parlant dans une vision (ou dans un rêve) l'encouragea à poursuivre l'œuvre entreprise. La Formule de vie précise que qui veut s'unir à lui doit savoir vivre « seulement pour Jésus Crucifié » et considérer comme « un grand gain mourir pour Jésus Christ crucifié ». C'est le Crucifix qu'il contemplait en extase sur le visage souffrant de ses malades. Sur son lit de mort, il contempla longuement le crucifix que lui-même avait fait dépeindre afin de l'avoir toujours devant les yeux. Enfin, dans son testament spirituel il confia à Jésus Christ crucifié tout son être, corps et âme.

3. AU CŒUR DE L'EVANGILE: LA CHARITÉ

3.1. Être Jésus pour les malades

Vivre en chrétien c'est suivre Jésus en portant la croix comme lui, la nôtre et celle des frères crucifiés que nous rencontrons, pour prendre part avec lui et avec eux à la résurrection. S'il ne nous est pas plaisant de parler de la croix, parce qu'elle apparaît comme quelque chose de négatif, démodé, appelons-la par son vrai nom, comme l'a fait Camille : c'est le Christ crucifié qui continue encore aujourd'hui sa passion en nous et surtout en ceux qui souffrent, et qui complète la rédemption de l'humanité.

La source de l'amour (et de l'amour miséricordieux envers les malades) c'est Dieu. Il a manifesté la plénitude de son amour pour nous en la personne et l'œuvre de Jésus qui nous a aimés jusqu'au don total de lui-même et a résumé sa doctrine dans le commandement de

l'amour. Nous pouvons l'actualiser parce que l'amour même de Dieu nous est offert dans le don du Saint-Esprit.

En se sentant appelé par Dieu à témoigner de l'amour miséricordieux du Christ envers les malades, Camille est conscient d'avoir touché le cœur même de l'Évangile, le commandement de l'amour. Avec enthousiasme il rappelle aux confrères que celui qui se consacre au service des frères a choisi la meilleure part de l'Évangile, celle que Jésus tient le plus à cœur ; et qu'en vivant selon ce charisme on peut « acquérir la précieuse marguerite de la charité », pour posséder ce qui vaut la peine d'abandonner tout le reste. Selon son biographe, le Père Ciatelli, Camille « *ne parlait jamais d'autres choses, ni plus souvent, ni avec plus de ferveur que de cette sainte charité, et aurait voulu l'imprimer dans les cœurs de tous les hommes* ». La charité envers les malades - dit-il - doit être caractérisée par la diligence, la bonté, la douceur, le respect (cf. *Ordini et modi...*) et doit être vécue « avec perfection », et sans limites, jusqu'à risquer la vie, selon l'enseignement de l'Évangile: « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* » (Jn 15,13); car « *la charité est celle qui nous transforme en Dieu et nous lave de toute trace du péché* » (*Formule de Vie*). Pour cela, elle vient en première position, avant même les actes de culte et les pratiques religieuses, parce que c'est dans l'exercice de la charité que consiste le « sommet de la perfection. »

A propos de la relation entre la charité envers le prochain et l'union avec Dieu recherchée dans la prière, la pensée de Camille est très explicite. Voyant que certains confrères étant à l'hôpital préféraient se consacrer à la prière plutôt qu'au service des malades (« *sous le prétexte de ne pas vouloir se distraire de l'union intérieure* »), il en fut peiné, parce qu'« *il n'aimait pas ce genre d'union qui coupait les bras à la charité* »; et parce qu'au ciel, nous aurons beaucoup de temps à consacrer à la contemplation de Dieu, dans le présent devons *laisser Dieu pour Dieu* pour faire le bien aux pauvres (*Vita manoscritta*).

Comme dans l'histoire de l'Église on se souvient de tant de martyrs qui ont donné leur vie pour témoigner de leur foi dans le Christ, nous pouvons dire qu'au cours de ces quatre siècles d'incarnation du charisme Camillien, beaucoup d'hommes et de femmes ont été « martyrs de la charité » en donnant leur vie pour le Christ reconnu et servi dans les malades. C'est peut-être le martyr qui plaît le plus à Jésus, parce que l'amour du prochain jusqu'au don de la vie est le signe le plus caractéristique des chrétiens (« *A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns aux autres* » Jn 14,35), et qui nous relie directement à la racine de l'Évangile.

3.2. Reconnaître et servir Jésus dans le malade

Dans l'exercice de ce service si exigeant et radical, Camille est conduit par l'Esprit pour mettre en œuvre les deux principales lignes de la charité évangélique : reconnaître et servir le Christ dans le prochain souffrant ; être une expression du Christ miséricordieux qui prend soin de ceux qui souffrent.

Les deux premières phrases de l'Évangile citées dans la formule de la vie sont extraites du chapitre 25 de Matthieu : « *Ce que vous faites à l'un de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait* » - « *J'étais malade et vous m'avez visité. Venez les bénis, prenez en possession le royaume préparé pour vous* ». C'est précisément pour mettre en pratique ces paroles de l'Évangile que Camille et ses fils et filles se sentent appelés par Dieu.

Par la force du charisme reçu, l'esprit, le cœur et même les sens de Camille sont complètement transformés : il identifie véritablement le Christ souffrant dans les malades qu'il rencontre jusqu'à les appeler « mes Maîtres et Patrons ». Et il enseigne qu' « avec toute la diligence chacun doit se garder de maltraiter les pauvres malades, c'est-à-dire avec des mots grossiers ou d'autres attitudes semblables, mais de les traiter plutôt avec bonté et charité, en se souvenant des paroles que le Seigneur a dites: « *Ce que vous avez fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait* » : pour cela, que chacun voit le pauvre comme la personne même du Seigneur » (Règle XXXIX, dans *Ordini et modi*). Aussitôt après la liturgie de l'autel, Camille continuait l'adoration au chevet des malades. « *Il voyait si fortement la personne du Christ en eux que souvent, quand il leur donnait à manger, il imaginant qu'ils étaient son Christ, il leur demandait à voix basse des grâces et le pardon de ses péchés, étant si respectueux en leur présence comme s'il était en présence du Christ, leur donnant à manger en étant plusieurs fois découvert et à genoux ... Lorsqu'il prenait l'un d'eux dans ses bras pour changer les draps, il le faisait avec tant d'affection et de diligence comme s'il semblait s'occuper de la personne même de Jésus-Christ. Et même si le malade était le plus contagieux ou un lépreux de l'hôpital, encore plus, il le prenait dans ses bras visage contre visage, en lui rapprochant son visage à la tête comme si c'était la tête sacrée de notre Seigneur. Plusieurs fois en prenant congé d'eux, il embrassait soit leur mains, leur tête, leur pieds, soit leurs plaies comme si s'étaient les plaies de Jésus-Christ* » (Vie manuscrite, 228s).

Camille, comme tant d'autres saints et mystiques, entrait en extase; mais chez lui, cela arrivait devant les malades : en les servant - comme l'ont témoigné certains de ses confrères - *il était tout joyeux, retiré et élevé en extase* parce que dans les visages de ces pauvres malades, il ne voyait que le visage même du Seigneur (Vie manuscrite, 376).

4. LE FUTUR DE LA MISSION ET L'ACTION CAMILLIENNE

Cheminant ensemble sur six principaux chemins

«*L'amour sans compétence est comme un cœur sans bras!*» est une expression attribuée au P. Calisto Vendrame, ancien Supérieur général de l'Ordre. C'est à partir de cette mise en garde salutaire qu'après avoir connu un peu *les fondements de la miséricorde camillienne avec ses trois grands arches* - Camille de Lellis de qui tout est partie, le charisme c'est-à-dire l'inspiration providentielle (...) initiale mais toujours féconde et productive dans l'histoire et la spiritualité à savoir le milieu de culture qui permet de vivifier et maintenir en place permanemment et de manière adéquate l'histoire, source d'inspiration - nous pouvons faire face à la sortie de l'histoire, sur le style de Jésus avec ses disciples qui, après avoir été avec Lui dans sa maison, après avoir vu « où il habitait » («Venez et voyez»), ont été invités à replonger dans le flot de la vie, mais avec une identité renouvelée qui doit informer les choix, les œuvres et les relations. Nous nous approchons de la sortie non pour prendre congé de nos racines fertiles, mais pour nous introduire dans le monde de l'homme, pour vivre ce que nous avons recueilli dans « notre maison camillienne ».

La *mission* est la grande ligne d'arrivée, le grand cadre de notre travail ensemble, l'atmosphère à respirer ; les valeurs sont les points de départ, les piliers fondamentaux, mais aussi le garde-fou qui empêche les déraillements catastrophique au long du chemin.

Comment concilier donc les valeurs (le départ) et de la mission (l'arrivée) ? Par six chemins principaux qu'il faut parcourir pour vivre notre identité camillienne et pour mieux répondre aux défis du monde de la santé.

Le nom de ces chemins ne nous appartient pas à nous seuls (puisque la mission et les valeurs ne sont pas exclusivement chrétiennes, mais incluent toute l'humanité), mais nous le partageons avec d'autres personnes de bonne volonté. Certaines de ces routes sont obstruées par la circulation, d'autres sont fluides, d'autres présentent des démembrements qui rationalisent le mouvement. Chacun de ces chemins a une référence biblique, car il symbolise un rôle spécifique à jouer dans le domaine de la santé.

Inconfortable et poussiéreux est le chemin de la **mission** : elle va **de Jérusalem à Gaza**; c'est le chemin le long duquel l'apôtre Philippe a rencontré l'Ethiopien, l'aidant à connaître et à découvrir le Christ (Actes 8, 26-39). L'Ethiopien est le symbole des pauvres et des malades de toutes origines ethniques, culturelles que nous rencontrons dans notre mission et dans les pays dits en voie de développement. Dans le document du Chapitre général «Vers les pauvres et le Tiers-Monde » (1989) il est explicitement dit que « *dans les pays en voie de développement notre coopération vise à susciter de manière incisive la participation des*

populations et donc des pauvres aux activités qui visent leur promotion, à promouvoir l'éducation sanitaire et la prévention de la maladie, à promouvoir la justice sociale dans toutes ses applications pratiques et législatives et à témoigner de notre engagement à travers la solidarité et le partage. Notre effort sera efficace s'il réussit à rendre les pauvres plus conscients de leur situation et à les rendre protagonistes de leur propre émancipation et libération ». Ces mots écrits il y a maintenant plus de 20 ans, et qui se réfèrent explicitement aux pays dits «de mission» deviennent maintenant un appel clair à l'engagement dans nos sociétés occidentales, multiculturelles, multi-religieuses, avec des revers de pauvreté culturelle, sanitaire, morale, relationnelle, ... de plus en plus évidente et nécessitant une intervention intelligente et cohérente.

Le deuxième chemin, un peu confus et chaotique, est celui de **l'humanisation**, appelé **Jérusalem-Jéricho** : c'est le chemin parcouru par le Bon Samaritain qui se penche pour soulager les blessures de l'infortuné (Lc 10,30-37). Aujourd'hui on sent un besoin urgent d'humaniser le monde de la santé à tous les niveaux, en récupérant le « cœur dans les mains » au service des malades. La première étape de l'humanisation consiste à s'humaniser soi-même. L'humanité se transmet à travers l'accueil, les gestes, les attitudes qui guérissent... parfois par un simple sourire: « Qui ne sourit pas – disait Don Oriane - n'est pas une personne sérieuse ». Deuxièmement, on humanise en mettant le malade au centre du service. Souvent, le malade est remplacé par d'autres protagonismes et intérêts : idéologiques, politiques, protectorat, syndicalistes, utilitaristes. Humaniser signifie éduquer (ex-ducere, c'est-à-dire faire ressortir ce que chacun a déjà, plutôt que de faire entrer quelque chose *ex-novo*) se rapporter au malade non comme un objet de cœur, mais comme le protagoniste de son processus de guérison, en l'associant dans la tâche d'assumer sa propre responsabilité et éveiller son «médecin intérieur».

Le troisième chemin est appelée **évangélisation**: c'est le chemin qui mène de **Jérusalem à Béthanie** (Lc 10,38-42 - Marthe et Marie). Dans ce village, Jésus rencontra Marthe et Marie dans leur maison, transformant la rencontre en un moment d'évangélisation. Paul VI dans l'encyclique *Evangelii Nuntiandi* reconnaît que le plus grand défi pour l'Eglise est introduire l'Évangile dans la culture, en faisant l'expérience de l'urgence d'une nouvelle évangélisation. Aujourd'hui, dans le monde de la santé, l'Évangile s'annonce de manière privilégiée par le dialogue et la relation d'aide avec le malade, en particulier par la compréhension et le respect de leurs différentes manières de répondre à la crise de la maladie. La maladie est "un tempo pour vouloir": elle oblige l'homme à s'arrêter, à se regarder l'intérieur et à s'interroger, et peut devenir l'instrument d'une transformation intérieure. Le malade lui-même peut évangéliser avec sa douleur et son témoignage. Avant, les bien-

portants parlaient aux malades pour les encourager, aujourd'hui, se sont les malades - si nous le leur permettons! - qui parlent aux biens portants pour les illuminer. L'évangélisation se réalise aussi par la formation d'une nouvelle vision de la santé conçue non pas comme l'absence de maladie, mais comme la capacité de l'individu d'exprimer ses potentialités physiques, mentales et spirituelles même dans le contexte des limites provoquées par la maladie. C'est redécouvrir et promouvoir l'anthropologie de la personne, dans son intégralité, sa dignité et sa sacralité, en s'engageant à témoigner de l'héritage des valeurs humaines et chrétiennes, en particulier à la lumière des défis éthiques complexes soulevés par la science moderne dans les moments critiques de la naissance et de la mort.

Le quatrième chemin est une voie rapide qui s'appelle la *formation*. Il est représenté par l'itinéraire **Jérusalem-Emmaüs** (Lc 24,13 à 25), au long duquel Jésus s'est fait compagnon de route des disciples découragés et perdus afin de les éclairer avec la catéchèse, afin de les encourager et les rendre témoins d'espérance. Aujourd'hui, il y a une prise de conscience croissante de la nécessité de professionnalisme et de compétence. Une présence toujours plus humaine et humanisante ne s'improvise pas. En effet l'esprit est comme un parachute : il ne fonctionne que lorsqu'on l'ouvre! La formation, les cours, les réunions, etc. servent à stimuler des motivations et de nouvelles intuitions et à réduire le taux de négligence, la répétition, la routine qui peut miner la créativité pastorale et professionnelle, en réactivant plutôt une animation plus dynamique pour un service plus compétent à côté du malade.

La cinquième chemin, très emprunté s'appelle *la collaboration* et est symbolisé par le chemin de **Jérusalem-Capharnaüm** (Mc 2,1-5). Dans cette ville, l'initiative de quatre volontaires qui portaient un paralytique à Jésus en le faisant descendre du toit a contribué à un projet de salut et de guérison. Leur effort communautaire rappelle l'urgence de développer une pastorale et plus généralement des interventions thérapeutiques d'ensemble pour surmonter l'individualisme, la fragmentation des forces, la mentalité sectorielle. Le défi consiste à travailler ensemble pour mieux servir le monde de la santé, en harmonisant et en coordonnant les charismes et les ressources de tous : le malade, la famille, le personnel sanitaire et la communauté ecclésiale, le bénévolat, les organismes ecclésiaux et civils.

Le sixième chemin est appelé *conversion* et est représenté par le parcours de **Jérusalem-Damas** (Actes 9,1-17) au long duquel saint Paul a fait l'expérience de la transformation d'une vie. C'est un itinéraire qui nous concerne tous de près et qui s'exprime dans la disponibilité « à être en mesure, à tout moment, de sacrifier ce que nous sommes pour ce que nous pouvons être ». D'une part c'est un chemin personnel qui exige l'humilité de changer en nous ce qui doit être changé, d'autre part, c'est une confrontation avec l'extérieur

qui exige le courage prophétique pour dénoncer l'injustice, être proactif dans les valeurs, et susciter de nouveaux modèles. La conversion c'est avoir aussi le courage de reconvertir le but ou l'identité de certaines œuvres, les adaptant aux nouveaux défis et libérant des ressources et des personnes par des horizons et des projets plus prophétiques. Cette vision prophétique se heurte souvent à des réticences, à des peurs et à la crainte de perdre les sécurités, la stabilité et les protagonismes.

Un aphorisme de K. Gibran nous rappelle que dans l'image de la *maison* et du *chemin*, et dans leur tension créatrice, il y a la mémoire de notre histoire et l'appel vers de nouveaux horizons: « Ma **maison** me dit, 'ne me quitte pas, car ici se trouve ton **passé**'. Et le **chemin** me dit : 'Viens, suis-moi: je suis ton **futur**'! »

Pour poursuivre et approfondir la réflexion

SOURCES CAMILLIENNES

CICATELLI S., *Vita del P. Camillo de Lellis*, Casa Generalizia dei Camilliani, Roma 1980.

VANTI M. (a cura di), *Scritti di San Camillo De Lellis*, Ed. Il Pio samaritano 1965.

VENDRAME C., *Il Fondatore*, in A. BRUSCO, F. ALVAREZ, *La spiritualità camilliana: itinerari e prospettive*, Edizioni Camilliane, Torino 2001.

ALLEGRI R., *Vieni con me. La vita e la spiritualità di fratel Ettore*, Piemme, Milano 2014.

BRUSCO A., *L'Amore non conosce confini. Beato Luigi Tezza*, Edizioni Casa Generalizia Figlie di San Camillo, Roma 2001.

CASERA A., *Beato Enrico Rebuschini. Angelo dei sofferenti*, Velar (Collana Messaggi d'amore), Gorle 2014.

CASERA D., *Il Beato Enrico Rebuschini*, Velar, Gorle 1997.

GIOIA F., *Il dono di servire gli infermi. Il carisma di Giuseppina Vannini e Luigi Tezza*, Edizioni Istituto Figlie di San Camillo Grottaferrata 1994.

GRIECO G., *Beata Giuseppina Vannini. L'amore dà la vita*, Velar, Bergamo 1994.

LAZZARI R., *Con Maria ai piedi della croce. La dimensione mariana in Maria Domenica Brun Barbantini*, edizioni Camilliane (collana Storia e spiritualità camilliana).

LESSI V., *Genio di carità. Maria Domenica Brun Barbantini*, San Paolo, Milano 2008.

MANIGLIA A., *Patiendo et orando. Maria Aristeia Ceccarelli. Laica, sposa... madre*, Tau (collana I Capolavori), 2016.

RUFFINI F., *Una vita donata. Vita del servo di Dio Nicola D'Onofrio, Religioso Camilliano* Edizioni Religiosi Camilliani Provincia Romana, Roma 2001.

SFONDRINI M., *Germana Sommaruga e il «sogno» di Dio*, Ancora, Milano 2010.

TARONI M., *Beata Giuseppina Vannini*, Velar (Collana Messaggi d'amore), Bergamo 2012.

BIBLIOGRAPHIE

BENEDETTO XVI, *Deus Caritas est. Lettre encyclique sur l'amour chrétien*, 25 dicembre 2005.

GIOVANNI PAOLO II, *Dives in Misericordia. Lettre encyclique sur la miséricorde divine*, Città del Vaticano, 30 novembre 1980.

FRANCESCO, *Misericordie Vultus. Bolla di Indizione del Giubileo Straordinario della Misericordia*, Città del Vaticano, 11 aprile 2015.

FRANCESCO, *Il nome di Dio è misericordia*, Piemme, Milano 2016.

GIOVANNI XXIII, *Discorso di apertura del Conc. Ecum. Vat. II, Gaudet Mater Ecclesia*, 11 ottobre 1962.

BIANCHI E., *La misericordia di Dio. Una pecora, una moneta, un padre e due figli*, Qiqajon, Bose 2015.

MILITELLO C., *Le opere di misericordia. Compassione e coltivazione dell'umano*, San Paolo (collana Nuovi fermenti), Milano 2012.

KASPER W., *Misericordia. Concezione fondamentale del Vangelo – Chiave della vita cristiana*, Queriniana, Brescia 2013.

KASPER W., *Testimone della misericordia: il mio viaggio con Francesco. Conversazione con Raffaele Luise*, Garzanti, Milano 2015.